

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Anna et Jane McGarrigle, Gisèle Villeneuve, Mário de Carvalho

Hélène Rioux

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2017). Compte rendu de [Anna et Jane McGarrigle, Gisèle Villeneuve, Mário de Carvalho]. *Lettres québécoises*, (165), 34–35.

☆☆☆ ½

ANNA ET JANE MCGARRIGLE

Entre la jeunesse et la sagesse

Traduit de l'anglais (Canada) par Rachel Martinez
Montréal, Flammarion Québec, 2016, 352 p. 34,95 \$ (papier),
29,99 \$ (numérique).

Souvenirs, souvenirs

Ah! Elles m'ont longtemps accompagnée, ces sœurs McGarrigle aux voix enchanteresses, incomparables. Je connaissais toutes leurs paroles par cœur, je fredonnais leurs mélodies à la fois joyeuses et si mélancoliques. Leurs disques tournaient dans nos fêtes et tout le monde chantait à l'unisson.

Doucement les années nous ont subtilisé d'abord la joie, puis le désir de faire un choix. Entre la jeunesse et la sagesse, il y a un arrêt de métro, deux dépanneurs, un bricoleur...

Si je connaissais leurs chansons, d'elles, je ne savais pas grand-chose. Montréalaises, de descendance irlandaise (le son, bien sûr), bilingues, d'une famille amoureuse de la musique. Ça s'arrêtait à peu près là. Anna et Jane (Kate nous a malheureusement quittés) ont choisi de remédier à la situation et de combler les vides en publiant leurs souvenirs, sous-titré *L'album de famille des sœurs McGarrigle*.

Divisé en courts chapitres, l'ouvrage fait alterner les voix de Jane et d'Anna dans une sorte de dialogue qui n'en est pas vraiment un. L'une et l'autre y racontent à tour de rôle un même épisode de leur passé, « Nos amis de Saint-Sauveur », par exemple, ou « Nos premières guitares », « Vie domestique » ; leurs visions se complètent sans jamais se contredire.

Elles commencent par leurs ancêtres : le grand-père paternel, James, barbier à Saint John, au Nouveau-Brunswick, la grand-mère, Jen Gillis. Du côté maternel, c'est Arthur Latrémouille, chauffeur de tramway, et Laury Côté, tous deux de Montréal. C'est ensuite la rencontre de leurs parents, la petite enfance à Montréal, le déménagement à Saint-Sauveur en 1947. Les filles fréquenteront l'école francophone.

UNE JEUNESSE PLUTÔT HEUREUSE

Malgré quelques passages tristes — la maladie du père, atteint de tuberculose, par exemple —, les sœurs McGarrigle ont vécu une jeunesse plutôt insouciant. La musique était omniprésente. Les cours de piano à l'école, Jane qui jouait de l'orgue à l'église. Sans oublier tous les partys.

Les jeunes dansaient le jitterbug au son de « Sh-Boom » ou s'enlaçaient étroitement sur « Crying in the Chapel ». Un par un, les couples se sont dispersés vers les chambres et les garde-robes aux quatre coins de la résidence des Ryan. [...] La soirée a pris fin à deux heures du matin [...].

Avec le recul, c'est un miracle que nous ayons parcouru tout l'hiver ces routes des Laurentides, parfois avec un adolescent en état d'ébriété au volant, sans que personne se blesse. (p. 152)



L'ouvrage relate les débuts de Kate et d'Anna sur la scène musicale et se termine à l'automne 1976, quand Kate, qui a rompu avec Loudon Wainwright (père de Rufus et de Martha), quitte New York et rentre à Montréal. *C'était une nouvelle ère pour elle. Pour nous tous, en fait,* conclut Anna (p. 340).

Si j'ai déploré le côté un peu trop anecdotique — superficiel — d'*Entre la jeunesse et la sagesse*, il n'en demeure pas moins que l'ouvrage est écrit dans une langue simple, sans prétention, et très bien traduit par Rachel Martinez. Réconfortant, en quelque sorte. On le lit en réécoutant ses vieux vinyles.

☆☆☆ ½

GISÈLE VILLENEUVE

Rising Abruptly

Edmonton, The University of Alberta Press, 2016, 216 p., 24,95 \$ (papier),
19,99 \$ (numérique).

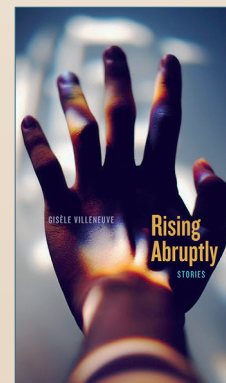
Terribles montagnes

Les auteurs capables d'écrire dans plusieurs langues me fascinent. Gisèle Villeneuve fait partie de ces privilégiés. Son premier roman, *Rumeurs de la haute maison*, elle l'a écrit en français. Il a été suivi par *Visiting Elizabeth*, un roman bilingue. Un recueil de nouvelles en anglais, *Rising Abruptly*, et un carnet d'écrivain, *nue et crue, lettre au poète disparu*, en français, cette fois, viennent de paraître, le premier à Edmonton, à The University of Manitoba Press, et le deuxième à Montréal chez Lévesque éditeur.

L'ATTRAIT DES MONTAGNES

Les sept nouvelles de son dernier recueil portent sur les montagnes — qu'il s'agisse des Rocheuses, du mont Royal ou même du mont Kinabalu, point culminant de l'île de Bornéo — et de l'attrait souvent morbide, parfois salutaire, qu'elles exercent sur ceux qui ont l'audace de s'y mesurer.

Dans la première, « Nuit Blanche with Gendarme », une femme débarque un matin chez son frère à Calgary, assoiffée,



surexcitée, le regard fou. *It's because of my night with the gendarme*, (p. 1), explique-t-elle au narrateur éberlué. D'une voix entrecoupée, elle lui raconte son aventure nocturne alors qu'au péril de sa vie elle a escaladé la montagne et y est restée cramponnée. Elle mime ses gestes, étreint le réfrigérateur comme elle a étreint le rocher.

I hug my gendarme with all my might. We are very intimate. As the sun's going down, I am making love to an entire mountain. And think what you will. It is not silly. (p.10)

Puis elle disparaît et il ne la revoit jamais. Cinq ans plus tard, le souvenir de sa sœur continue de le hanter.

But you, if you go into the Rockies, if you hear the wind sing between stones, perhaps it is my sister, with her will steady as a rock, talking to you. (p.14)

Et je vous en prie, venez me dire comment elle va, conclut-il.

Dans « Kinabalu Realm of the Cold » (j'ai toutefois trouvé cette nouvelle un peu longue), le narrateur, un Québécois nommé Gilles Lanctôt — le



GISÈLE VILLENEUVE

guide l'appelle Jillanto —, se trouve à Bornéo, où il est venu voir la docteure Sabourin, une amie, mais elle est partie dans la montagne à la recherche de plantes rares. La chaleur est écrasante et il rêve de glaciers, de la fraîcheur des Rocheuses. Armé d'un durian, il décide d'escalader le Kinabalu avec un guide malais et Hugh Low, un vieil Australien volubile qu'il surnomme monsieur Hulot. Après une averse inattendue, et glacée, il vivra une nuit de délire.

Ma préférée s'intitule « Benighted on Mighty Mount Royal ». Deux fillettes, Rachel et Jeanne, vont glisser à la montagne un après-midi de décembre. Ce sont deux cousines dont les parents — le père de Rachel et la mère de Jeanne, deux alpinistes —, ont disparu au cours d'une de leurs expéditions. Le soir tombe, elles sont perdues. Elles passeront la nuit dans le chalet désert, seules avec

leur terreur. Qu'elles vaincront.

Sept nouvelles impressionnantes, écrites dans une langue irréprochable, qui donnent — ou ne donnent pas — envie d'affronter les toits du monde.

Montréalaise d'origine, Gisèle Villeneuve — romancière, auteure de nouvelles, dramaturge et traductrice — a voyagé un peu partout dans le monde, escaladé bien des montagnes. Elle vit maintenant à Calgary.

☆☆☆

MÁRIO DE CARVALHO

Le salon magenta

Traduit du portugais (Portugal) par Marie-Hélène Piwnik
Montréal, Les Allusifs, 2016, 192 p., 20,95 \$.

Comme un air de fado

Nous sommes au Portugal. Après avoir été victime d'une agression, Gustavo, un cinéaste sur le déclin, trouve refuge chez sa sœur Marta. Il consacrera sa convalescence — des mois qui lui paraîtront interminables — à dresser une sorte de bilan de sa vie.

UN CONSTAT DÉPRIMANT

Et c'est loin de lui remonter le moral. Il a l'impression d'avoir réalisé des films médiocres, dont il ne restera rien, d'avoir trompé ses amis, ses amantes. D'avoir été un mauvais fils — il était arrivé en retard le jour de la mort de sa mère —, un mauvais frère, un mauvais amant. D'avoir, en fin de compte, raté sa vie.



Et ces idées fixes entraînaient une cruelle incapacité à se mentir à lui-même, rendant plus amers encore le tourment de son esprit, le bilan de son existence, la désolation absolue. (p. 65)

Il devrait travailler à un nouveau scénario, Marta ne cesse de lui demander où il en est, mais le projet n'avance pas, il a perdu son enthousiasme, s'il en a déjà eu.

LES FEMMES DE SA VIE

Elles sont nombreuses, les femmes qui ont traversé sa vie. Marília, Cristina, et les autres. Des aventures sans lendemain — comme ses films. Il les a toutes méprisées, trompées sans vergogne. Toutes ? Non, car une lui a résisté. Maria Alfreda. Dans leur histoire, c'était elle qui menait le jeu. Elle aimait recevoir des gens à la mode, intellectuels, artistes, authentiques et faux, dans le salon magenta qui donne son titre au roman, autorisait parfois son amant à rester à la fin de la soirée, et parfois le mettait à la porte. C'était toujours elle qui décidait. Il n'était pas le seul à qui elle accordait ses faveurs, et il a cessé de la voir quand, une nuit, il l'a vue entrer chez elle avec un autre. Mais il n'a pas cessé de penser à elle. Une passion qui l'a détruit.

La femme la plus intéressante du roman est sans doute sa sœur Marta. Généreuse, douce, naïve, résignée, elle prend soin de lui comme elle a pris soin de sa mère, de son mari infidèle, de son fils menteur. Mais il ne parvient pas à lui témoigner autre chose que son impatience, à lui manifester autre chose que sa mauvaise humeur.

Il voudrait lui dire :

Petite sœur, comme je t'admire, comme je te respecte, comme je t'aime, ne fais pas attention à ma façon d'être, tu me connais suffisamment, je ne cherche pas à être méchant, je ne suis qu'un pauvre homme qui a raté tous ses paris, des plus ambitieux aux plus humbles. (p. 134)

Le salon magenta est un roman lucide, sans complaisance, fort bien rendu par l'excellente traduction de Marie-Hélène Piwnik.

Romancier et dramaturge, Mário de Carvalho est né en 1944. Il vit à Lisbonne.